

**DANSE**

Le cycle australien de la Cinquième salle se conclut avec un thriller...

Page E 4

**DISQUES**

Keren Meloul, alias Rose, s'amène avec un disque presque neuf

Page E 6

# CULTURE



SOURCE : MACM

Marcel Dzama, *La verdad está muerta / Room Full of Liars*, 2007 Bois, céramique vitrifiée, métal, tissu / Avec l'aimable permission de l'artiste et de David Zwirner, New York

## Ni blanc ni noir, juste

# DZAMA

Figures dansantes, scènes chorégraphiées, mais toujours une certaine violence, avec armes et sang. Les mondes contrastés du «cauchemardesque et désopilant» Marcel Dzama (ce sont les termes du MACM) se déroulent en une soixantaine d'œuvres.

JÉRÔME DELGADO

La première fois que Marcel Dzama et ses univers oniriques composés d'animaux humains, d'hommes-arbres et de femmes nues ont été vus à Montréal, l'artiste manitobain n'avait pas 30 ans. Il était, comme on dit, en début de carrière. Mais déjà, son art charmait, par son mélange d'humour noir et de violence un brin naïve. Une longue suite de dessins (encre et aqua-

relle), simples, aux compositions épurées, aux couleurs ternes (brun, gris) et aux personnages flottants, avec leur *look* rétro, qui intriguait. Des histoires non littérales. Le blanc du papier très présent. C'était au tournant des années 2000.

Nouvelle décennie ou pas, voici que le Musée d'art contemporain (MACM) offre à Dzama, désormais New-Yorkais et chéri par la planète (et il n'a que 35 ans), sa «plus grande exposition dans un musée». Son art, lui, s'est diversifié — pein-

tures, collages, sculptures, films... Il s'est complexifié.

**Bien plein**

La salle obscure qui ouvre la marche de cette expo maison (signée Mark Lanctôt) renferme un travail de type diorama, ces représentations en trois dimensions tirées du passé, plus proches du musée scientifique que de l'art contemporain.

Le contraste entre les deux périodes est frappant. Dzama n'est pas seulement passé à la vitesse 3D. Il porte plus d'attention aux détails, aux décors. Hier un papier blanc, aujourd'hui une toile de fond noircie.

La scène n'est plus si épurée. Elle est densément peuplée, elle est aussi très vaste, comme dans *On the Banks of Red River*, l'œuvre achetée par le musée.

Elle est dotée d'un contexte, d'une base narrative plus explicite. Les actions décrites demeurent néanmoins étranges et plusieurs personnages continuent à flotter.

Dans ce diorama très horizontal, sorte de théâtre de marionnettes (le plancher est en bois, comme celui d'une «vraie» scène), des hommes armés tirent vers des oiseaux en vol. D'autres animaux sont déjà au sol, ensanglantés, des ruminants gisent les yeux ouverts, des corps humains étetés. Pour ajouter au lugubre de l'ensemble, des chauves-souris, des têtes (flottantes) surgissent du fond. Seules de grosses fleurs rouges égayent, mais elles entretiennent le surréalisme et l'opposition de tons qu'on associe à Dzama depuis ses débuts.

«Avant, mes personnages flottaient sur le papier. Là, j'ai un style qu'on pourrait associer à la claustrophobie. Tout est bien plein, reconnaissait-il, lors d'un entretien plus tôt cette semaine. Ça beaucoup à voir avec mon déménagement à New York.»

C'est en 2004 qu'il s'établit dans la Grosse Pomme, attiré par des amis et non, assure-t-il, par le marché de l'art. Il aurait bien pu tomber chez nous: sa femme rêvait de Montréal. L'aimant new-yorkais aura été plus puissant et le contraste avec son Winnipeg natal, encore plus fort.

«C'est tranquille, Winnipeg, dit-il. Pour travailler, c'est formidable, on vit isolé. Et puis, ce n'est tellement pas cher. J'avais un très grand appartement, ça ne me coûtait rien. Quand on commence une carrière, c'est l'idéal.»

Le bonus de New York, souligne-t-il, c'est la densité. «Il y a tellement de musées à visiter.» Pour quelqu'un qui aime s'abreuver à gauche et à droite, et dont les sources iconographiques sont multiples, la grande métropole est un terrain fertile. Si le Manitoba lui a permis de voir de près des ours (qui se tenaient près de la ferme de ses grands-parents), si la sculpture inuite lui a inspiré un certain folklore du conte, si l'univers fantastique de *Star Wars* a marqué son enfance, la côte est lui ouvre les portes de l'histoire de l'art.

**Politisé**

*Even the Ghost of the Past*, premier diorama que le visiteur verra au MACM, est un «homme» à l'état donné... l'ultime

VOIR PAGE E 8: DZAMA

## CULTURE

## Le joual et la route



ODILE TREMBLAY

Le Vieux-Montréal, si désert en pleine semaine les soirs d'hiver, abrite le théâtre Centaur, espace de lumière dans la petite rue Saint-François-Xavier. Dans un resto du coin, qui s'appropriait à fermer à l'heure des poules histoire de rendre le quartier plus fantomatique encore, un couple de francophones demandait mardi soir: «*Mais où se trouve le Centaur, au juste?*» Il s'y rendait pour la première fois, me suivit comme une outarde en chef après un signe de ralliement. Avais-je un quelconque mérite à connaître la place, voisine des anciens locaux du *Devoir*? À l'époque, on ne le fréquentait pas tant que ça, ce beau théâtre anglophone, planté sous notre nez. Ça prenait un événement phare, et ça le prend toujours. Erreur! La culture devrait sauter toutes les clôtures, mais deux solitudes s'opposent sous le ciel montréalais, venteux ou pas.

Bien sûr, dans les champs des arts visuels et de la musique (où la barrière linguistique est absente), les deux auditoires se côtoient. Ces jours-ci, à l'Opéra de Montréal, une double faune endimanchée court voir *La Tosca*, sur une mise en scène toute de classicisme et de fluidité. Et ce duo de voix chantant les thèmes universels de l'amour et de la liberté offre à chaque camp, sinon la surprise, du moins le sens du mot «*beauté*».

Mais ailleurs, au théâtre surtout, chaque communauté loupe des trucs formidables, ne profitant pas des avantages de la double culture de la métropole. Les rancunes politiques déteignent encore sur tout.

Sauf que le Centaur lançait cette semaine en première mondiale la pièce *Michel & ti-Jean* de George Rideout, vrai pont entre deux rives. Ce dramaturge d'origine texane établi dans les Cantons-de-l'Est a imaginé la rencontre (fictive) en 1969 du jeune Michel Tremblay, dont les géniales *Belles-sœurs* venaient d'être publiées, avec Jack Kerouac, pape de la Beat Generation et auteur de l'icône *On the road*.

Que Kerouac, né dans une famille québécoise transplantée au Massachusetts, ait d'abord été prénommé Jean-Louis, alias ti-Jean, joualissant sur les genoux de sa mère adorée, cela appartient à la petite histoire. Michel Tremblay, à deux décennies d'intervalle, aura grandi rue Fabre dans un terreau pas trop différent du sien, après tout.

George Rideout a relevé d'évidents parallèles entre les deux hommes, dans leurs créations comme dans leurs vies: même berceau populaire, même matriarcat, même musicalité des mots sur des tonalités différentes, etc. Le vrai Michel Tremblay, à qui Rideout expédia sa pièce, avec raison enthousiasmé par sa force, l'a mis en contact avec le Centaur. Alors voici!

Rien du théâtre qui roule des mécaniques, mais un texte brillant, pénétrant, des personnages qui imposent d'emblée leur souffle. Kerouac, qui fit rêver les beatniks du monde entier et convertit une folle jeunesse des années 50 aux joies de l'errance, est alors en fin de course, envoyant balader les hippies qui l'adulent, alcoolique, amer, génie bougonnant. Il reçoit en Floride la visite de Tremblay, ivre de jeunesse et de projets littéraires, tremblant de rencontrer son héros.

Cette mise en scène toute simple laisse place aux mots: deux chaises, une table de billard, une bouteille de scotch partagée jusqu'à l'ivresse des deux hommes, l'un en ascension, l'autre au bord de la tombe, abordant leurs vies, leurs deuils respectifs, les vertiges de la création.

Excellents interprètes, par-dessus le marché. Vincent Hoss-Desmarais dans la peau du jeune Michel Tremblay (il lui ressemble), plein d'idéal et de fougue, annonçant un anglais truffé de mots québécois, et Alain Goulem en Kerouac déchu, bouffi, mais capable de reconnaître la valeur des *Belles-sœurs*, de discourir brillamment sur la création et de recouvrer ça et là son joual d'antan.

Au chapitre des trouvailles, il faut saluer ces airs de free jazz superposés à la prose de Kerouac. Qualifiant *Les Belles-sœurs* de symphonie, Kerouac attribue à chaque personnage féminin de la pièce de Tremblay un instrument, leurs accords servis en trame sonore, comme dans *Pierre et le loup* de Prokofiev.

*Michel & ti-Jean* aborde, entre autres, l'héritage catholique, à travers la révolte de Tremblay, et le mythe du paradis réinventé par Kerouac, renvoyant dos à dos les deux faces d'un même héritage.

Nous voilà jaloux que pareille idée ait pu fleurir hors de nos rangs francophones, dont ces deux géants des lettres sont issus. La pièce témoigne par-dessus le marché d'une connaissance profonde des œuvres de ces créateurs, toujours citées à bon escient.

Quelques longueurs en fin de parcours, mais rien pour plomber ce *Michel et ti-Jean*, qui culmine sur les démons de chacun, à la chute des voiles, laissant le vieux lion à ses déesses et le jeune auteur admiratif à la nécessité de déboulonner les statues pour imposer sa voix. On applaudit de bon cœur, impressionnés.

Il y avait surtout des anglophones dans l'assistance ce soir de générale, venus à la rencontre de



ARCHIVES LE DEVOIR

Michel Tremblay à l'époque où il aurait pu rencontrer Jack Kerouac.

cultures emmêlées, où le joual coulait vers l'anglais et vice-versa, célébrant des styles différents qui créaient en se frottant de nouvelles harmonies. J'espère que les deux communautés s'y côtoient depuis lors et s'y côtoieront jusqu'au 7 mars. Tant de portes s'ouvrent par où le vent

s'engouffre au Centaur; toutes langues confondues, un pied sur le Plateau Mont-Royal, le second dans une américanité réinventée par le fils errant d'une autre grosse femme d'à côté.

otremblay@ledevoir.com

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE

# AU CHAMP DE MARS

DU 26 JANVIER AU 6 MARS 2010

Texte Pierre-Michel Tremblay Mise en scène Michel Monty  
Avec Josée Deschênes, Justin Laramée, Mathieu Quesnel, Sébastien Rajotte et David Savard

Tous les comédiens sont justes. (...) C'est extrêmement lucide, drôle et poignant. Allez-y!  
Rafaele Germain — Je l'ai vu à la radio / SRC

Impossible de ne pas rire durant l'heure et quart de ce ballet dramatique...  
Jean Siag — La Presse

Une formidable réflexion sur la guerre. (...) Au champ de Mars à la très grande qualité d'être à la fois hyper accessible et réfléchi.  
Philippe Meilleur — ruefrontenac.com

Mathieu Quesnel est une révélation. Retenez ce nom! (...) Je suis restée presque tétanisée par cette performance.  
Nathalie Petrovski — Six dans la cité / SRC

Une pièce vraiment très bien écrite et très bien interprétée.  
Julie Laferrrière — Ouvert le samedi / SRC

Une solide comédie satirique. Une pièce choc dans une mise en scène de Michel Monty, merveilleux directeur d'acteurs.  
Francine Grimaldi — Samedi et rien d'autre / SRC

(...) satirique, touchant, actuel. Une pièce à voir, définitivement.  
David Lefebvre — montheatre.qc.ca

4559, PAPINEAU • 514.523.2246  
theatrelalcorne.com

RÉSEAU ADMISSION  
514.790.1245 ou 1.800.361.4595

ALCOA  
Télé-Québec  
LE DEVOIR  
LA LICORNE

# une fête pour Boris

DE THOMAS BERNHARD  
MISE EN SCÈNE / DENIS MARLEAU  
AVEC CHRISTIANE PASQUIER, GUY PION, SÉBASTIEN DODGE

MARLEAU (...) NOUS RIVE À NOTRE SIÈGE. LA MISE EN SCÈNE PLEINE D'IMAGINATION, ENDOSSÉ L'HUMOUR DE LA PARTITION, SON ESPRIT, SA CRITIQUE DU POUVOIR, MAIS SURTOUT SA RICHESSE NARRATIVE INOÛTE. CHRISTIANE PASQUIER EST STUPÉFIANTE DE RIGUEUR. / VOIR, C. SAINT-PIERRE, MONTRÉAL

(UNE) MISE EN SCÈNE D'UNE GRANDE PRÉCISION QUI MET EN VALEUR TOUTE LA FOLIE DU THÉÂTRE DE THOMAS BERNHARD. (...) UNE FÊTE POUR BORIS EST TOUT EN CRUAUTÉ ET EN HUMOUR NOIR. / LA PRESSE, S. ST-JACQUES, MONTRÉAL

THÉÂTRALISME ! DENIS MARLEAU OFFRE UNE FOIS DE PLUS UN MOMENT DE PUR PLAISIR, DE PUR THÉÂTRE. UN MÉLANGE DE RÉALISME ET D'ÉTRANGÈTE ABSOLUMENT FASCINANT. / F. DARGÈ, LE MONDE, PARIS

REMARQUABLE ET MUSICAL CHRISTIANE PASQUIER, UN OBJET DRAMATIQUE PARFAIT QUI MET EN VALEUR L'ENFANCE QUI SAUVE TOUT.  
A. HÉLIOT, LE FIGARO, PARIS

BERNHARD TEND DES PIÈGES AU METTEUR EN SCÈNE, QUE MARLEAU DÉJOUE AVEC MAESTRIA. (...) D'OU LE TROUBLE DU SPECTATEUR, ET SON RAVISSEMENT. O. QUIROT, LE NOUVEL OBSERVATEUR, PARIS

L'ENSORCELLEMENT DU FESTIVAL, C'EST LE QUÉBÉCOIS DENIS MARLEAU (...) IL Y A LÀ COMME UNE JOIE, CELLE DE L'ARTIFICE ROI, QUI STUPÉFIE, ALERTE L'INTELLIGENCE SURTOUT. / A. DEMIDOFF, LE TEMPS, GENÈVE

USINE C  
DU 4 AU 20 FÉVRIER 2009 À 20 H À L'USINE C  
EXTRAIT VIDÉO AU WWW.USINE-C.COM  
BILLETTERIE USINE C : 514 521.4493  
ADMISSION 514 790.1245 1800 361.4595

# PORC-ÉPIC

TEXTE DAVID PAQUET MISE EN SCÈNE PATRICE DUBOIS

THÉÂTRE P.A.P.

DU 16 FÉVRIER AU 13 MARS 10  
DU MARDI AU VENDREDI À 20H, LE SAMEDI À 16H  
PRÉSENTÉ À ESPACE GO, 4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL  
BILLETS 514-845-4890 | ADMISSION.COM 514-790-1245

AVEC  
ANTOINE BERTRAND | JEAN-PASCAL FOURNIER | MARIKA LHOUMEAU  
DOMINIQUE QUESNEL | GENEVIÈVE SCHMIDT

Collaborateurs | CATHERINE LA FRENÈRE | NATHALIE TRÉPANIER | ANDRÉ RIOUX | PASCAL ROBITAILLE  
JULIE BRETON | DAVID OUELLET | FLORENCE CORNET | SIMON CLOUTIER

DIRECTION ARTISTIQUE | CLAUDE POISSANT ET PATRICE DUBOIS  
THEATREPAP.COM

Conseil des arts et des lettres Québec  
Conseil des Arts du Canada  
Canada Council for the Arts  
LE DEVOIR

## CULTURE

Théâtre jeunes publics

## Une rare escale à ne pas manquer

Quelques centaines de représentations et deux tours du monde plus tard, *Cargo* se pointe à nouveau dans l'horizon montréalais

MICHEL BÉLAIR

*Cargo* est apparu subitement en 2005 au beau milieu de cette édition des Coups de théâtre qui servait en même temps de «volet artistique» au congrès international de l'ASSITEJ, l'organisme regroupant les compagnies de théâtre s'adressant aux jeunes publics. Devant des programmateurs et des artistes de partout, la production connut un succès monstre instantané.

En 2006, *Cargo* faisait l'off d'Avignon puis se mettait à tourner à travers le monde... alors que l'on n'avait toujours vu ici le spectacle qu'à quelques reprises! Presque cinq ans et quelques centaines de représentations plus tard un peu partout sur la planète, revoici *Cargo* dans nos parages, accompagné d'un tout nouveau spectacle, concocté au Japon celui-là, *Le Train, ou La Promesse de Miyazawa*. La semaine prochaine, le Théâtre Incliné s'installe à la Maison des arts de Laval avec *Cargo* (que je verrai enfin!) puis ensuite au festival Les Trois Jours de Casteliers, début mars à Outremont, où l'on donnera aussi *Le Train*.

José Babin, la directrice artistique du Théâtre Incliné, nous parle du spectacle qui a véritablement lancé sa compagnie, du «p'tit nouveau» et même, en se faisant tirer les mots de la bouche, des effets dévastateurs déjà des «nouvelles» politiques culturelles du gouvernement Harper...

## Tableaux vivants

Dès le départ, *Cargo* est l'his-



*Cargo* fait appel à «la poésie de l'image, des sons et des matières qui jouent le même rôle que les mots».

toire d'une coproduction internationale multiple: trois compagnies et deux festivals, l'un français, l'autre québécois. On ne se rend pas toujours compte ici à quel point le théâtre jeunesse a des assises solides partout sur la planète... C'est donc lors d'un stage durant le festival de marionnettes ManiganSes, à Jonquière, que José Babin rencontre Marina Montefusco et sa compagnie Le Clan des songes. *Cargo* naîtra à la fin du deuxième volet de ce stage, au festival Marionnettissimo, près de Toulouse, en France.

«Le spectacle est né d'un travail sur les lieux d'enfance», explique José Babin, jointe à Québec alors qu'elle sortait de la scène des Gros Becs où *Cargo* est à l'affiche tout le week-end encore... «La technique est simple: se laisser

prendre par des histoires inventées à partir de l'atmosphère se dégageant de lieux réels. Marina nous a fait travailler chez elle, en Méditerranée, derrière Gènes... et nous l'avons amenée chez nous, sur les côtes gaspésiennes en plein hiver. Nous nous sommes imprégnées ensuite des histoires et des climats émotifs particuliers inspirés par ces lieux si différents pour établir le canevas de base du spectacle.»

*Cargo* n'a toutefois rien du documentaire. «L'Italie et le Québec s'entrecroisent et se courtisent, l'un dans le synopsis, dans les yeux de deux enfants nés près de la mer.» L'histoire de Ti-Gars et de Cicenerella se déploie ensuite en une série de tableaux vivants sans parole faisant appel à des marionnettes, des musiciens et des comédiens qui vont faire se

rencontrer de multiples façons les rêves des deux enfants... Le spectacle fait beaucoup appel aux images et à la musique, qui sont en fait la marque de commerce de la compagnie.

Pour décrire *Cargo*, José Babin parle d'une «invitation à rêver de l'autre» et fait appel à «la poésie de l'image, des sons et des matières qui jouent le même rôle que les mots». Elle a d'ailleurs appliqué une «méthode» similaire — en se basant sur des nouvelles «marines» cette fois — pour développer *Rafales* avec le Théâtre populaire d'Acadie et l'Usine de Toulouse. Encore une fois, on n'a pu voir cette production qu'à quelques reprises ici au FAIT, aux Rencontres Théâtre-Ados et à l'Usine C.

## La planète jeunesse

Comment expliquer cette «mouvance» du théâtre pour jeunes publics? Le théâtre jeunesse n'est pourtant pas plus «universel» que le «théâtre... théâtre»!

En échangeant avec le patronne du Théâtre Incliné là-dessus, il ressort d'abord clairement ce que l'on pourrait appeler la «très particulière» universalité du théâtre s'adressant aux enfants. Partout en effet, sur tous les continents, les administrations comme les artistes investissent dans le secteur. Après avoir couvert plusieurs festivals sur presque tous les continents, je peux aussi témoigner du fait que le milieu jeunes publics est un milieu incroyablement actif, bourdonnant, créateur d'œuvres riches... qui peuvent, dans le cas des meilleurs spectacles, être jouées sur toute la planète, pendant très longtemps. Les «pros» du théâtre pour jeunes publics sont les nouveaux saltimbanques... Rappelons que plusieurs productions québécoises pour la jeunesse ont facilement passé le cap des 500 représentations et tourné sans arrêt, souvent plus de dix ans après leur création... Aucune compagnie de «théâtre... théâtre» — sauf peut-être la troupe de la Comédie française! — n'a jamais réussi cela.

Mais laissons poursuivre José Babin là-dessus. «Les festivals sont des points de rencontre exceptionnels, reprend la conceptrice. C'est là qu'on peut rencontrer des créateurs de partout et échanger sur nos façons de travailler. C'est là qu'on découvre aussi le goût de travailler ensemble, de marier nos approches. C'est ce qui s'est passé

pour tous nos spectacles, finalement, qui sont tous des coproductions. Et c'est ce qui est à l'origine de notre tout nouveau spectacle, *Le Train, que l'on présentera une fois dans le cadre des Trois Jours de Casteliers.*»

*Ce Train* n'échappe pas à la «méthode» de José Babin. L'équipe de la Kio Company a vu *Cargo* en 2005, ici, lors de la création. De retour au Japon, la compagnie a réussi à faire inviter *Cargo* et permis ainsi au Théâtre Incliné d'amorcer une tournée de plus de deux mois en Asie, en 2008. C'est lors de ce séjour au Japon qu'a germé l'idée d'une production commune autour de l'œuvre de Kenji Miyazawa, un poète japonais contemporain. Le spectacle, décrit comme une série de «haïkus visuels», a été créé au Tactan Festival d'Osaka en août dernier.

Tous ces échanges, ces contacts, ces créations aussi, tout cela est-il vraiment remis en question par les nouvelles politiques du gouvernement Harper? «Cela rend les choses de plus en plus difficiles, répond José Babin. Les programmes en place nous permettent encore de nous rendre à l'étranger pour participer à des festivals. Mais la tarte est de plus en plus réduite et nous sommes nombreux à nous partager les morceaux qui en restent... Disons que nous faisons face à un manque de vision.»

On pourra au moins se rabattre sur *Cargo* et sur *La Promesse de Miyazawa*... dès cette semaine.

Le Devoir

## L'HUMORISTE #1 EN FRANCE!

PRODUCTIONS J, GROUPE SPECTACLES GILLET et GILBERT COULLIER PRODUCTIONS  
présentent



**GAD**  
elmaleh

*Papa est en haut*

**SUPPLÉMENTAIRE!**

**JEUDI 27 MAI**

**BILLETS EN VENTE  
AUJOURD'HUI À MIDI**

**CENTRE BELL**  
**27 et 28 mai**

514.790.2525 / 1.877.668.8269  
www.productionsj.com

## CULTURE

## MÉDIAS

## Au chevet des collègues haïtiens

STÉPHANE  
BAILLARGEON

Le Centre opérationnel des médias (COM) de Port-au-Prince est dans le 514. Pas dans le 450, ni le 509. Le 514, comme si le COM était voisin du *Devoir*, du *Journal de Montréal*, ou de RueFrontenac, pourquoi pas.

Étrange? Non, normal, puisque cette salle de médias a été équipée par Québecor. L'empire québécois a fourni les ordinateurs, les téléphones, les lignes satellitaires et les techniciens pour brancher le tout sur le grand tout du Web.

«Le COM est l'unique lieu de rencontre des associations de journalistes, des patrons des médias et des organisations qui appuient les médias et les journalistes», explique Ives-Marie Chanel, un des dirigeants du Centre opérationnel, joint cette semaine dans le 514, à Port-au-Prince. «Nous hébergeons beaucoup de réunions internationales d'appui au secteur, de rassemblements de reporters ou de propriétaires de médias haïtiens. Nous devons nous réunir pour parler de survie. Parce que maintenant, nous en sommes là, à parler de la survie...»

Le COM fonctionne depuis le 21 janvier dans le quartier du Canapé-Vert. Il occupe un immeuble en dur qui a résisté au terrible tremblement de terre. On y re-



SOURCE RSF

Le Centre opérationnel des médias de Port-au-Prince

trouve une vingtaine de postes de travail et des espaces pour les conférences. «Il nous faut tenir pendant les six prochains mois au moins», poursuit M. Chanel. Il faut appuyer la relance des médias au plus vite. Les médias sont très importants pour diffuser l'information au sujet de la reconstruction, mais aussi pour donner du travail aux journalistes.»

Les médias étrangers font un peu appel aux journalistes locaux, sauf, par exemple, quand il s'agit de guider les envoyés spéciaux. «Il y en a quelques-uns qui servent de traducteurs ou d'accompagnateurs, mais pas beaucoup», note M. Chanel. Ce serait aussi une bonne chose que nos membres travaillent comme correspondants, ou pigistes.»

Le directeur note particulièrement l'importance de relancer des radios dans son pays, «où domine l'oralité». Plus de deux Haïtiens sur trois sont analphabètes, mais tout le monde, ou presque, possède un poste radio. Des techniciens français ont aidé à remettre en route au moins deux stations au cours des dernières semaines, dont celle de la mission onusienne.

«L'équipement est détruit, poursuit le leader du COM. Nous avons compté 19 morts parmi les journalistes et les techniciens. Du personnel manque toujours à l'appel. Mais il sera certainement possible de relancer d'autres stations dans les prochaines semaines. Pour les journaux, par contre, c'est plus difficile. Il faudra compter en mois. Les presses sont endommagées et nous n'avons pas de techniciens qualifiés en Haïti pour les réparer. Les journaux pourront peut-être utiliser les presses de la République dominicaine, mais ce serait compliqué pour la distribution quotidienne.»

## PKP et le COM

Le COM a été en partie installé grâce aux efforts de Reporters sans frontières. Le Québécois François Bugingo, vice-président international de l'organisme basé à Paris, a participé à cette installation. «En fait, je suis allé en Haïti pour deux missions», dit M. Bugingo. D'abord, il fallait faire un bilan global des dommages subis par la famille médiatique après le séisme. Il fallait compter les morts et les blessés. Il fallait évaluer les dégâts matériels. J'ai sillonné tout le pays pour ce volet. Ensuite, il fallait installer un lieu de rassemblement pour commencer à organiser et à réfléchir à la reconstruction avec les associations nationales et les organisations internationales qui s'intéressent aux médias.»

Le COM bénéficie aussi de la Fondation Roland Berger, un organisme allemand qui appuie RSF. L'essentiel de l'aide vient de Québecor, qui a fourni l'équipement et même l'avion personnel du président pour le transport des biens et des personnes, y compris de M. Bugingo.

Cette alliance entre l'empire québécois et l'organisme international en a fait tiquer certains dans le milieu de la presse québécoise, du moins ceux qui n'ont pu s'empêcher d'établir un lien entre le soutien accordé à la position de Québecor cet automne, par RSF, dans l'affaire de la Tribune de la presse de Québec. Les journalistes membres de

l'institution ont modifié ses statuts pour différer l'examen de toute nouvelle demande d'accréditation pour un média membre d'un conglomérat aux prises avec un conflit de travail. C'est le cas au *Journal de Montréal*, propriété de Québecor. RSF a dénoncé cette décision, réputée nocive pour la liberté de la presse.

Alors, y a-t-il eu retour d'ascenseur? M. Bugingo répond en expliquant longuement qu'il défend la liberté de presse sans prendre parti dans le conflit de travail. Il s'est désolé ensuite des procès d'intention. «Je n'ai jamais demandé à Pierre Karl Pélaudeau pourquoi il nous a offert ses services, dit-il. Comme la Croix-Rouge ne demande pas à ses donateurs de s'expliquer. [...] Je suis allé d'urgence en Haïti. Je n'aurais pas accepté d'argent du lobby des armes ou du trafic de la drogue. Pour tout le reste, si la SAQ me donne de l'argent, je vais l'accepter en me disant que je pourrai toujours critiquer la consommation d'alcool ensuite. Si on ouvre une telle porte, il n'y a pas que RSF en danger de critique, mais toutes les ONG.»

Les liens entre RSF et Québecor datent d'ailleurs de bien avant le conflit de travail au *Journal de Montréal*. Québecor aide 250 organismes par année et a donné un demi-million à la Croix-Rouge et au Centre canadien d'étude et de coopération internationale (CECI).

Quoi qu'il en soit, la tâche de reconstruction est immense, d'autant plus que le milieu haïtien de la presse croulait déjà sous les problèmes. Le journaliste Jean Dominique, père du renouveau créole dans les médias, a été assassiné en avril 2000. Les journalistes respiraient mieux depuis la chute du président Jean-Bertrand Aristide en 2004, mais l'oppression se perpétuait et les reporters avouaient eux-mêmes pratiquer une forme d'autocensure pour éviter les persécutions.

«Les journalistes sont persécutés et un des premiers cas dont je me suis occupé concernait l'un d'entre eux, menacé par un sénateur, qu'il a fallu installer dans un appartement secret», dit M. Bugingo. En plus, il faut se questionner sur le rôle à venir des médias. Leur pouvoir va susciter des convoitises et des grincements de dents. Beaucoup d'argent va déferler sur Haïti et on connaît assez ce pays pour savoir que des gens voudront se faire quelques billets au passage, sans être embêtés par une presse libre. Les journalistes haïtiens vont donc constituer une menace pour l'oligarchie, qui voudra lui faire subir des rétorsions.»

D'où l'idée de surveiller ceux qui voudront punir. Mais aussi l'idée de forcer les clans, les castes, les groupes et les associations en dispute constante à s'unir. «On dit toujours à la blague qu'en mettant deux Haïtiens ensemble, on crée quatre partis politiques», dit le vice-président Bugingo. C'est encore plus flagrant dans la famille médiatique. Nous avons donc l'idée ou l'espoir qu'il y a intérêt à travailler ensemble.»

Le Devoir

## DANSE

## Thriller chorégraphique

FRÉDÉRIQUE DOYON

Le cycle australien de la Cinquième salle se conclut cette semaine à la Place des Arts avec *Roadkill*, du collectif Splintergroup, originaire de Brisbane. Entre danse-théâtre et film d'horreur, ce thriller chorégraphique annonce la plus perturbante des trois propositions issues du pays d'en bas depuis le début de la saison.

Une voiture tombe en panne dans le désert australien. Alors qu'un étranger s'approche, le couple occupant se trouve confronté à ses peurs et à ses démons intérieurs. Une danse très physique s'en fait l'écho. C'est la trame de fond de *Roadkill*, trio qui met en scène les peurs que l'isolement suscite chez les êtres urbains, habitués à l'hyperstimulation.

## Comme un «outsider»

«La plupart des Australiens vivent sur les côtes», dit Grayson Millwood, un des trois chorégraphes-interprètes de *Roadkill*, joint à Toronto où la pièce vient d'être présentée. Il y a une peur de l'inconnu qui vient de l'arrière-pays, nourrie par beaucoup de nouvelles sensationnalistes, de voyageurs avec sac à dos qui disparaissent.»

L'affaire Peter Falconio est l'une de ces nouvelles. Elle a tenu l'Australie en haleine de 2001 à 2005. Le touriste britannique s'y serait fait assassiner alors qu'il voyageait avec sa compagne, Joanne Lees, par un homme offrant d'abord son aide. Beaucoup de doutes entouraient le témoignage de la femme. «Nous nous sommes surtout intéressés à l'idée de paranoïa derrière cette histoire, moins à sa part de vérité ou de mensonge.»

La violence plus sous-jacente que réelle qui s'en dégage

fait de *Roadkill* une pièce sous tension, notamment grâce à la trame sonore et au travail vidéo. «Par le montage on essaie de créer un seul point de vue, celui de la femme», note M. Millwood, curieux de voir comment va réagir le public canadien, qui a aussi l'expérience des grands espaces.

Splintergroup est un jeune collectif fondé en 2004 par quatre individus qui s'impliquent à la fois comme créateur et comme interprète. Cette année-là, ils créaient *Lawn*, qui a fait un tabac au Festival de Sydney l'année suivante. L'œuvre inaugurale s'appuyait aussi sur des émotions intenses, «sur ce sentiment de claustrophobie qui nous prend et le genre de métamorphose qu'on traverse quand on vit dans un autre pays, comme un «outsider», rapporte Millwood.

*Roadkill* est la seule autre pièce née de Splintergroup en 2007, qui a récolté sept mentions dans le sondage annuel des critiques de danse d'Australie, dont celle de «meilleure création». Il faut dire que Splintergroup privilégie les propositions chorégraphiques claires, qui reposent sur un élément de narration.

«Ce que j'aime, c'est créer un scénario que tout le monde va comprendre avant d'y mettre le mouvement, qu'il soit abstrait ou étrange», explique l'artiste. Baser celui-ci sur quelque chose de concret afin que même le public non familier s'y retrouve. Parce que la danse est poétique et peut confondre un public même averti comme moi.»

Le Devoir

## ROADKILL

Une production de Splintergroup. Du 10 au 13 février à la Cinquième salle de la Place des Arts.



JEFF BUSBY

Roadkill, du collectif Splintergroup

CHAUDIÈRES, DÉPLACEMENTS ET PAYSAGES  
ALAN LAKE

STUCK  
MARIE CLAIRE  
FÖRTE

11, 12 et 13 février 2010 à 19h30  
14 février à 16h

**Tangente** Billetterie = 514.525.1500  
Réseau Admission = 514.790.1245  
840, rue Cherrier, Montréal (métro: Sherbrooke)  
www.tangente.qc.ca

«La forme du récit... est extrêmement efficace. Mon corps deviendra froid... nous touche et nous bouleverse...» — Jean Siga, La Presse

«Anne-Marie Olivier livre ici son œuvre la plus achevée...» — Olivier Dumas, Montheatre.qc.ca

«... Une belle découverte... cela fonctionne à merveille! Suzanne Champagne est juste et émouvante... Roger La Rue, bouleversant, joue l'un des plus grands rôles de sa carrière...» — Luc Boulanger, Le Devoir

**Mon corps deviendra froid**

TEXTE : ANNE-MARIE OLIVIER MISE EN SCÈNE : STÉPHAN ALLARD

AVEC SUZANNE CHAMPAGNE, CLAUDE DESPINS, BRIGITTE LAFLEUR, MYRIAM LEBLANC, ROGER LA RUE

Concepteurs : Angelo Barsetti, Julie Desbrières, Olivier Gaudet-Savard, Sophie Martin, Jean-Frédéric Messier, Sharon Scott, Martin Strols

25 JANVIER AU 27 FÉVRIER 2010

HEURE DU CONTE 7 février à 15h  
Activité pour les enfants avec Anne Casabonne

514 845-7277 | quatsous.com

## Conférence

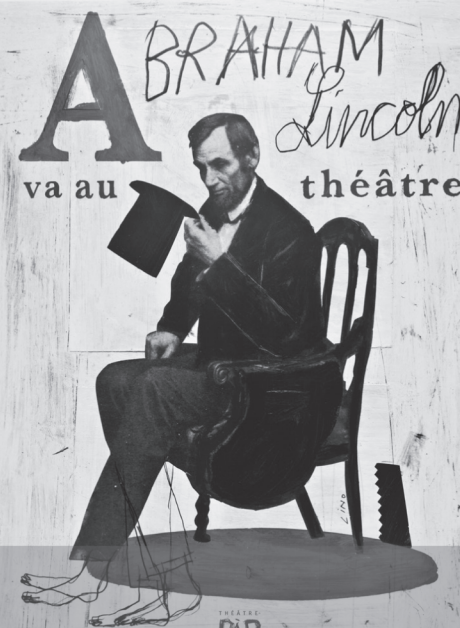
## Patrimoine et mémoire du théâtre au Québec

Les conférenciers broseront un portrait des collections et des services de leurs institutions, deux ressources essentielles pour la recherche en théâtre à Montréal.

Par Wolfgang Noethlichs, bibliothécaire en chef à l'École nationale de théâtre du Canada, et Danielle Léger, spécialiste de collections à la Direction de la recherche et de l'édition de BaN.Q.

Le mardi 9 février de 12 h 15 à 13 h 15  
À l'Auditorium de la Grande Bibliothèque  
Entrée libre

475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal  
514 873-1100 ou 1 800 363-9028  
www.banq.qc.ca

GRANDE  
BIBLIOTHÈQUE

Lino, Abraham Lincoln va au théâtre, affiche, Montréal, Théâtre PAP, 2008.

Bibliothèque  
et Archives  
nationales

Québec